de l'anglais (1798-1806, 4 vol.). Ces *Essais* ont pour objet principal l'extinction de la mendicité, l'emploi utile des pauvres, le soulagement de l'humanité souffrante et la répartition progressive d'une plus grande somme de forces et de bien-être parmi les hommes, par le perfectionnement de l'économie domestique. Le premier volume renferme cinq *Essais*, dont les trois premiers se rapportent à l'extinction de la mendicité, à l'entretien et au travail des pauvres. Après une courte introduction, on voit, dans le premier *Essai*, le plan que l'auteur a suivi, et le succès complet qu'il a obtenu dans l'établissement d'une maison d'industrie à Munich. Le second *Essai* développe les principes fondamentaux d'après lesquels on peut créer des établissements pour le soulagement des pauvres dans tous les pays. Le quatrième est purement économique : il expose les différents moyens de perfectionner les cheminées et leurs foyers, pour économiser le combustible. Le premier volume se termine par un *Essai* contenant la description de différents établissements philanthropiques. Le principe qui dirige l'application du système d'ordre et d'économie de Rumford est que nul arrangement politique ne peut être bon qu'autant qu'il contribue au bien général de la société. Les applications de ce principe, tentées par lui-même, ont produit des résultats qui méritent d'être étudiés. Une institution philanthropique fondée dans des conditions réellement déplorables et maintenue par le temps, des perfectionnements théoriques et pratiques apportés dans la production et dans l'emploi de la chaleur, peuvent résumer en deux groupes de faits les travaux et les essais de Rumford.

L'un de ces *Essais* fait un effrayant tableau de l'état de la mendicité en Bavière, avant l'établissement de la maison d'industrie à Munich. En créant cet établissement de bienfaisance, Rumford associa par des souscriptions le public à la surveillance et à la direction de ce refuge, qui est un atelier de travail, et nullement une prison. On n'y fait point acheter au pauvre sa subsistance au prix de sa liberté, de sa santé et de ses mœurs; il est laissé à ses relations sociales, à ses affections et à ses devoirs domestiques. Le pauvre continue d'être époux et frère et n'a pas cessé d'être citoyen. Rien de plus intéressant que de suivre dans l'ouvrage les premiers développements du plan de l'auteur et les moyens qu'il emploie pour ramener une population flétrie par l'immoralité, la fainéantise et la misère, à des habitudes d'ordre et de travail. Ce n'est point par des préceptes, par des remontrances, par des punitions, qu'il faut chercher à réformer, à adoucir les mœurs des pauvres, à les rendre reconnaissants et dociles; c'est en leur faisant sentir pour la première fois le bien-être, en les portant à aimer leur nouvelle situation, en leur faisant éprouver combien elle diffère de celle où ils se trouvaient auparavant.

L'*Essai* de Rumford concernant l'économie du combustible et du calorique, la construction des cheminées et des foyers et la distinction des corps en bons et en mauvais conducteurs de la chaleur, a introduit des perfectionnements bien connus dans la science et dans la pratique. Toutes ses observations sont fondées sur des expériences.

De nouveaux *Essais*, quinze en tout, renfermant de nouvelles études expérimentales sur les mêmes sujets, furent traduits, comme les précédents, par le marquis de Courtivron, en 1806. On trouvera des détails plus étendus dans l'*Eloge* de Rumford, lu par Cuvier à l'Académie des sciences (1815). Les *Essais* de Rumford, écrits en anglais, avaient été déjà publiés dans les recueils ou Mémoires des sociétés savantes.

Essais critiques et littéraires de William Hazlitt. A l'exception d'un ou deux morceaux, ces mélanges se composent de tous les articles donnés par Hazlitt aux journaux et aux revues, de 1809 à 1825. Ce sont les écrits suivants : *Essai sur les principes des actions humaines*, livre plein d'observations neuves, où l'analyse est poussée jusqu'au dernier degré, où la finesse dégénère en subtilité; *Caractères des pièces de Shakspeare*; *Vue de la scène anglaise; Propos de table;* l'*Esprit du temps*, esquisses critiques sur les hommes politiques anglais; *Leçons sur la littérature du siècle d'Elisabeth; Essai sur les beaux-arts; Conversations de Jacques Northcote*, livre amusant sur l'art et les artistes, etc. L'auteur de ces divers écrits, très-versé dans la lecture des vieux auteurs anglais, leur emprunte souvent l'éclat, l'âpreté et le pittoresque de leur expression; soit qu'il envisage les mœurs, la littérature ou les arts, soit qu'il parle en humoriste et en satirique des choses de la politique, sa pensée est énergique et son observation pénètre au fond du sujet. On doit cependant reprocher à Hazlitt son humeur chagrine, qui fausse quelquefois son jugement. Déployant plus de vigueur que de goût, il porte à l'étude ceux mêmes qui hésitent à accepter ses opinions.

Dans ses *Essais politiques*, Hazlitt frappe d'un même anathème les wighs et les torys, les radicaux et les réformateurs. Sa misanthropie n'épargne personne. Passant en revue les hommes des différents partis, il arrache à l'un son masque, à l'autre le manteau dont il s'enveloppe. Il dévoile les petites intrigues, les basses flatteries, l'affectation de loyauté et de dévouement dont les courtisans savent habilement se servir, suivant l'époque et les mœurs du jour, pour parvenir aux honneurs et aux richesses. Il termine ce tableau par le portrait moral de l'homme, qu'il peint tour à tour esclave ou tyran, abusant du pouvoir quand il le possède et se courbant dès qu'il l'a perdu. Ce morceau, écrit avec un dédain rempli d'amertume, est d'un style âpre et véhément. L'examen des caractères moraux et politiques de Burke, de lord Chatham, de Fox et de Pitt est d'un grand intérêt.

Les leçons sur la littérature du siècle d'Elisabeth ont fait revivre en Angleterre l'étude de l'ancienne poésie. L'examen du théâtre de Shakspeare a révélé aux lecteurs modernes des beautés inaperçues. Les diverses études sur les romanciers et les artistes anglais ont également contribué à l'éducation de la jeunesse anglaise, parmi laquelle l'originalité de son talent, la vivacité de ses sentiments, la hauteur de ses aspirations avaient créé à Hazlitt beaucoup d'admirateurs.

« On ne peut pas dire, écrit M. Walkenaër, qu'il soit un de ceux qui ont le mieux écrit sur l'art en général, puisqu'il est des arts qu'il ne comprenait pas, la musique, par exemple, et, ce qui étonnera davantage, la sculpture; mais il n'en est pas moins, selon nous, un des auteurs qui ont le mieux écrit sur la peinture et dont les ouvrages renferment sur cet art les observations les plus justes, les plus fines, les plus heureusement exprimées... Vrai bohémien littéraire, doué de l'organisation la plus vive, pétulant, fébrile, fantasque, il semble ne se mouvoir que par bonds; du paroxysme il passe à la prostration; il s'éparpille en broderies, il s'évapore en mousse, il tombe en poussière impalpable : c'est du sable sans ciment. Son style est capiteux, à effet, abondant en tournures insolites, mais pittoresques; rapide, mais incorrect. » Et plus loin : « Son style anguleux, saccadé, plein d'aspérités, d'affectation, de facilité et de simplicité recherchée, revêt souvent des idées neuves, mais très-souvent aussi l'enflure des mots déguise le vide des pensées. Les images y abondent à côté des traits les plus hasardés et des saillies les plus originales. Son inspiration n'est jamais de longue durée; mais, tant qu'elle existe, il a de l'entraînement et un grand éclat de diction. Pourtant, malgré les nombreuses et justes critiques dont il a été l'objet, ce qu'il y a de finesse et de sagacité dans ses *Essais* sera toujours apprécié. »

Enclin au paradoxe, pénétré des beautés de l'ancienne littérature anglaise, irrité par les attaques de nombreux adversaires, troublé sur la fin de sa carrière dans la perception nette des hommes et des choses, Hazlitt s'est montré plus capable d'exprimer des émotions que de développer des principes métaphysiques. D'une imagination passionnée, il sent fortement; doué d'un style brillant, porté par ses aspirations à la recherche de l'idéal, il livre toute son âme. Où il réussit le mieux, c'est à faire comprendre un vieux poëme ou un vieux tableau. Ce qui manque à son talent souple et vigoureux, c'est la consistance ou la suite dans les efforts et dans l'étude.

Essais d'anthropologie, ouvrage de Maine de Biran, qui appartient à la troisième époque de sa vie, époque où, la préoccupation religieuse le dominant de plus en plus, il va finir par aboutir au mysticisme. Sa tendance vers cette doctrine apparaît dans ces *Essais d'anthropologie*, qui sont pour ainsi dire la refonte de son traité intitulé : les *Fondements de la psychologie*. Ce fut au mois d'octobre 1823 que Maine de Biran arrêta le plan de cet ouvrage, qui, malheureusement, ne nous est point parvenu en entier. Le désordre du manuscrit est surtout apparent dans la troisième partie de ce traité, intitulée : la *Vie de l'esprit*. Ce n'est guère qu'une série de notes que les intelligents éditeurs des œuvres posthumes de Maine de Biran, MM. Naville et Debrit, ont eu grand'peine à relier entre elles. L'idée fondamentale des *Essais d'anthropologie* est l'idée toute mystique des *trois vies* que l'homme doit parcourir pour arriver à la fin de son être. La première vie est la vie animale; la seconde est la vie humaine, et l'on pourrait dire de la troisième qu'elle est la vie divine, puisque la fin que Maine de Biran propose à l'être humain est en réalité l'identification avec Dieu par l'amour. Cette théorie des trois vies n'est, en soi, pas nouvelle. La conception des trois mondes, telle qu'on la trouve dans la religion indienne et dans les traditions celtiques, offre avec cette théorie une grande analogie, dont Maine de Biran, toutefois, ne paraît pas avoir conscience; car la méthode de ce grand penseur était toute psychologique, nullement historique. Le but que se propose Maine de Biran, dans cette étude, c'est l'homme, et il prend pour objectif l'homme générique en quelque sorte, abstraction faite du milieu, c'est-à-dire de la société de ses semblables, dont il reçoit tout et hors de laquelle sa vie physique et encore moins sa vie morale et intellectuelle ne sauraient commencer ni continuer. « L'homme, dit Maine de Biran, est une âme unie à un corps. L'anthropologie prend ce lien tel qu'il est; elle l'appuie sur un fait, celui de la conscience ou de l'existence, et non sur une abstraction. » Cette citation expose tout entière la méthode de Maine de Biran, méthode à laquelle l'école historique pourrait faire de nombreuses et de graves objections. Son livre n'est réellement qu'une sorte de vue intérieure sur l'homme. « L'homme réunit deux natures, dit-il, et participe à deux sortes de lois. » Il est animal par son organisation, et le but de sa destinée est précisément de vaincre la fatalité de cet organisme, de la soumettre à l'activité morale qui est en lui. Maine de Biran adopte cette idée que l'organisme est un poids, un fardeau, une entrave pour la pensée, et que plus l'homme s'en dégage, plus il devient homme. La *vie humaine*, c'est l'homme parvenu à la conscience, sachant « qu'il est lui-même une force qui se porte d'elle-même à l'action, qui détermine cette action sans y être contrainte, qui commence certains mouvements ou actes et en continue la série ou les interrompt et les suspend par l'effort et le vouloir seul, constitutif de la personne. » Quant à la vie de l'esprit, c'est l'identification de l'homme à Dieu, identification qui s'opère par l'amour et consiste en un réel anéantissement de la personnalité en Dieu.

Essai sur l'histoire du gouvernement et de la constitution britannique, par le comte John Russell (1825). Ce livre remarquable du célèbre homme d'Etat anglais présente cette importante particularité que, publié au début d'une carrière longue et bien remplie, il en marquait d'avance les lignes générales. Aujourd'hui, il intéresse comme une profession de foi rétrospective à laquelle un grand personnage politique est resté fidèle, phénomène rare de nos jours. En 1865, l'auteur en a donné une édition nouvelle avec une satisfaction légitime. Il a apporté quelques légères modifications à l'œuvre de sa jeunesse et a composé une introduction avec les réflexions de son âge mûr. L'*Essai* de lord John Russell est à la fois un livre d'histoire et de critique politique. Il remonte au règne de Henri VII et descend jusqu'à l'époque moderne. Il prend un à un les différents règnes dont il résume les événements, et s'arrête surtout à considérer les institutions à leur naissance et dans leur progrès. On pourrait lui reprocher des divisions trop nombreuses et qui embrouillent parfois, au point que le fil historique ne suffit plus pour remettre de l'ordre dans des matières assez diverses. Les réflexions, au lieu de faire corps avec le récit, sont l'objet de chapitres séparés. Un sentiment, qui domine dans tout le livre, lui donne seul une sorte d'unité : c'est celui de la grandeur de l'Angleterre et de l'excellence des institutions qui l'ont assurée; l'auteur en trace un magnifique tableau. La constitution anglaise n'est pas sans défauts, mais elle est perfectible; le gouvernement peut commettre des fautes, mais il est amené à les réparer par la toute-puissance de l'opinion publique. La liberté guérit elle-même ses blessures, et le contrôle incessant de tous sur les actes des chefs de l'Etat ne leur permet pas de pousser jusqu'à l'extrême les abus qui peuvent naître des défectuosités de la loi. Offrez aux Anglais une constitution nouvelle d'une perfection tout idéale, ils préféreront garder leur constitution séculaire, dont ils n'ignorent pas les vices, mais dont ils ont éprouvé les bienfaits. Voici comment lord John Russell exprime ce sentiment : « Après tout, quand on parle des bienfaits de la constitution sous laquelle nous vivons, ce n'est pas là une phrase insignifiante. Ces bienfaits, les étrangers et une partie de la nation les reconnaissent. Notre liberté peut bien être une monnaie effacée et altérée; mais cette monnaie est encore préférable à toutes les garanties en papier qu'on pourrait nous offrir. Nous parlons, nous écrivons, nous pensons, nous agissons sans craindre une *Inquisition* ou une *Bastille*. Nous revêtons la liberté comme si elle faisait partie de nos habits, et des institutions anciennes, toutes caduques qu'elles puissent être, offrent encore un point de vue plus consolant et plus agréable qu'une nouvelle constitution, qui, tout admirable qu'elle fût, réclamerait de nouvelles maximes de conduite, comme de nouvelles notions de justice et d'équité. »

Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands, par l'abbé de La Rue (1834, 3 vol. in-8°). Cet ouvrage d'érudition, souvent cité par les écrivains qui s'occupent de l'histoire littéraire du moyen âge, a eu l'honneur d'ouvrir la carrière aux explorateurs de notre ancienne littérature nationale. La composition des *Essais historiques* date, en effet, de la fin du siècle dernier. Ces études comprennent deux parties bien distinctes : 1° la partie théorique, où sont exposées les opinions de l'auteur sur l'origine et la formation de la langue française; 2° la partie démonstrative, qui contient les notices, les extraits, les citations, les biographies et les jugements relatifs à la vie et aux œuvres des trouvères. Dans le discours préliminaire, l'abbé de La Rue traite de l'origine de la langue française; il la fait naître directement de la corruption de la langue latine, et il repousse toute idée de communauté primitive avec la langue des troubadours : il cherche à établir que les deux langues se sont formées, non l'une de l'autre, mais chacune de son côté. Cette opinion peut être discutée. Ce n'est pas tout; l'auteur ne veut pas reconnaître l'existence de la langue des troubadours à une époque reculée, parce que, de son ancienneté prouvée, on pourrait tirer l'induction qu'elle a influé sur la langue des trouvères au xe et au xie siècle, et il rejette certains documents allégués comme preuves. Les travaux philologiques de Raynouard ont démontré l'exactitude de la thèse opposée. Raynouard a prouvé que, plus les monuments de la langue des trouvères sont anciens, plus le style se rapproche de celui des troubadours. — Autre erreur ou paradoxe. On avait accordé aux poëtes du Midi la gloire d'avoir brillé les premiers dans le genre de la chanson; les juges nationaux et étrangers s'accordaient assez généralement sur ce fait littéraire. L'abbé de La Rue soutient que les poëtes normands ou anglo-normands ont précédé les chantres provençaux. Une hypothèse si hasardée eût demandé des témoignages concluants, lesquels font entièrement défaut. Il est vrai que, depuis, l'impression d'une certaine partie des anciens monuments de notre littérature tendrait à faire admettre une opinion moyenne, savoir la coexistence au nord et au midi d'un mouvement poétique plus prononcé et moins moderne qu'on ne l'avait cru. Quoi qu'il en soit, les points sujets à controverse n'altèrent ni la valeur historique ni l'utilité littéraire de l'ouvrage consciencieux de l'abbé de La Rue; c'est pour lui un grand titre d'honneur que d'avoir inauguré en France la critique rétrospective et d'avoir appelé les recherches des érudits et des philologues, formant alors une faible phalange, sur les trésors de notre vieille littérature nationale. Walter Scott et Chateaubriand avaient en grande estime les *Essais sur les bardes*. En tête de l'*Essai sur la littérature anglaise*, Chateaubriand a écrit son jugement : « Je veux, dit-il, mentionner ici un ouvrage français, précisément parce que les journaux me semblent l'avoir trop négligé. Les *Essais historiques sur les bardes*, de M. l'abbé de La Rue, méritent de fixer l'attention de quiconque aime une critique saine, une érudition puisée aux sources et non composée de bribes de lectures dérobées à quelque investigateur oublié. Un de mes honorables et savants confrères de l'Académie française n'est pas toujours, il est vrai, d'accord avec l'historien des bardes; M. de La Rue est *trouvère* et M. Raynouard est *troubadour* : c'est la querelle de la langue d'oc et de la langue d'oïl. »

Essais philosophiques de R. W. Emerson (Boston, 1841-1842, 2 vol.; trad. en français par Em. Montégut, 1850, 1 vol. in-12). Emerson est un penseur de la famille de Montaigne; il enseigne la sagesse, il aime à bercer sa pensée dans les oscillations du doute philosophique; il cherche seul à seul, et par divers détours, la vérité, la vérité humaine, la vérité d'expérience. Causeur capricieux, mais logique en somme, il se présente comme un apôtre doublé d'un humoriste. Les traits caractéristiques qui le séparent de Montaigne et de sa lignée française dérivent de son origine anglo-saxonne et de son éducation puritaine. Soit par l'esprit, soit par le style, Emerson accuse mainte affinité avec Carlyle. Au reste, cette parenté psychologique n'a échappé ni à l'un ni à l'autre de ces écrivains. En Angleterre, Carlyle s'est fait l'éditeur d'Emerson, et en Amérique, Emerson est devenu le parrain de Carlyle. Dans ses *Essais*, le moraliste américain agite des sujets de discussion qui intéressent l'homme au plus haut degré : la confiance en soi, ou l'activité libre et la responsabilité morale; la politesse, ou les bonnes manières, que les sociétés démocratiques n'apprécient pas à leur valeur; l'art, ou la culture du goût, identique avec le progrès, et que les Grecs définissaient ainsi : le beau et l'utile; l'histoire, ou l'enseignement de l'expérience, ou le spectacle du présent dans le passé, qui est l'image voilée de l'avenir; l'amitié, cet admirable sentiment du cœur humain, quand on peut dire avec Emerson : « Un ami est un homme avec lequel je puis toujours être sincère; » l'amour, sentiment plus vif et plus tendre, qui, passant par diverses phases, va de l'idylle au drame, de la passion au devoir, sa règle définitive. C'est avec délicatesse et fraîcheur que la plume éloquente d'Emerson décrit les gradations de l'amour et de l'amitié, ce double arc-en-ciel qui peut couronner toute tête humaine. D'autres sujets de méditation, la prudence, l'intelligence, l'héroïsme, Dieu (l'âme suprême), la compensation virtuelle des choses, ou la perte de l'équilibre moral, etc., complètent ces conversations avec soi-même, ces entretiens discursifs, prime-sautiers, sans harmonie apparente, comme sans dogmatisme, mais qui retrouvent l'unité de composition dans le caractère si original de l'écrivain. En est-il autrement des *Essais* de Montaigne? Observateur toujours et rêveur fréquemment, Emerson se garde bien de construire un système tout d'une pièce; cependant les matériaux qu'il a élaborés forment, juxtaposés, une nouvelle théorie de philosophie morale. Aucun parti, aucune école ne peuvent le réclamer pour leur adepte : en religion, son idéal est la communauté d'âme, mais avec la liberté de croire et de penser d'après soi-même; en politique, il oriente ses tendances vers la démocratie, et toutefois, professant la haine du vulgaire et de la vulgarité, il préconise la grandeur de l'individu. L'Amérique est loin de l'Europe, et l'antiquité est loin de l'âge présent. C'est pourquoi Emerson voit d'un même regard, avec la même indulgence, toutes les doctrines, toutes les philosophies, dont il ne veut apercevoir que les lignes principales, associées par la profondeur de la perspective en un dessin harmonieux. A ses yeux, les différences se sont effacées; seul, l'ensemble reste. Toutes les doctrines ont eu d'ailleurs un but commun, la sagesse, ou la science de la vie, et le même ouvrier, l'esprit humain. Une haute équité, une raison libre et calme a donc le droit de conclure à l'harmonie, à l'identité des diverses philosophies. Au nom de cette impartialité supérieure, Emerson ne se fait faute d'émettre son opinion, audacieuse et sincère, sur tel cas, sur telle difficulté. « Ces *Essais*, dit Carlyle, sont les soliloques d'une âme vraie. » Emerson a un sentiment exquis de la nature, et sa sympathie lui prête une signification symbolique. La matière, la matière vivante, est enveloppée de spiritualité. Que l'homme lui attribue son idéal ou qu'il l'en reçoive, la nature a quelque chose d'immatériel : elle a sa grâce, sa poésie, et l'auteur des *Essais* sent vivement ces harmonies et ces beautés fugitives, mais éternelles. Bien que la solitude soit plus douce au cœur du sage que le commerce des hommes, Emerson aime aussi l'humanité. Le grand principe de sa philosophie est celui-ci : le droit primordial de la personnalité humaine, le développement du caractère et du génie de l'individu, sa légitime influence sur la société. Emerson ne cesse de protester au nom et en faveur de l'initiative et de la dignité du citoyen, dont il exalte le devoir en même temps que le droit. Il assigne ses limites naturelles à l'Etat, qui est pour l'Europe la machine pneumatique sous laquelle tout étouffe : l'Etat doit suivre le citoyen, non le commander; il doit le servir, non l'asservir. « Crois en toi, » dit Emerson à l'individu. « Rien n'est plus sacré que l'intégrité de notre propre esprit; c'est ce qui nous conquiert le suffrage du monde. » Et encore : « Fais toujours ce que tu as peur de faire. » Et puis : « Une institution n'est que l'ombre allongée d'un homme. » Et enfin : « Vis dans le présent comme s'il était l'éternité. » On ne peut refuser à Emerson la hardiesse et la profondeur d'une pensée, forte ou déliée, qui se concentre bien plus qu'elle ne s'épanouit dans son élan. On lui doit plus d'un aperçu lumineux et qui a éclairé d'autres esprits. Ecrivain concis et pittoresque, il n'évite pas plus que Carlyle les subtilités d'esprit et les bizarreries de style. Mais — et voilà le grand point, — il fait penser. La littérature américaine, jusqu'ici peu féconde en génies créateurs, en grands écrivains, peut s'applaudir de l'avénement d'Emerson; non que ce moraliste égale les hommes rares qui ont pris le premier rang en philosophie; non que cet écrivain possède l'éloquence impérieuse du véritable orateur; mais Emerson est un esprit éminent : il n'a pas suivi les ornières battues. Toujours il s'élève, et, parvenu jusqu'aux régions supérieures de la pensée, il conserve son calme et son bon sens. L'enthousiasme qui l'anime ne dégénère pas en extase : jamais il ne perd la terre de vue. Sa pensée se tient à égale distance des abstractions métaphysiques et des lieux communs de la morale vulgaire.

Essais historiques, biographiques et critiques de lord Macaulay, publiés d'abord dans la *Revue d'Edimbourg* et dans la huitième édition de l'*Encyclopédie britannique*, recueillis en volumes (1843). Cette collection a été réimprimée en Amérique et en Allemagne (Ed. Tauchnitz). Traduite en partie par MM. Pétroz, Pichot et Forgues, elle a paru entièrement en français par les soins de M. Guillaume Guizot. L'édition allemande de Tauchnitz comprend en tout huit volumes. Macaulay écrivit son premier *Essai* (sur Milton) en 1826; il conquit dès l'abord la célébrité et sauva de la ruine la *Revue d'Edimbourg*. Ses études sur lord Clive et Warren Hastings, les Verrès de l'Inde, sur William Pitt, sur Bacon, eurent un succès immense. A ces *Essais* il ajouta des articles critiques sur Hallam, l'historien, Burleigh, les deux Walpole, le second Pitt, sir William Temple, Machiavel, Frédéric le Grand, Hampden, Johnson, Addison, Byron, Atterbury, Bunyan, Goldsmith, travaux politiques et littéraires qui devancèrent l'*Histoire de la révolution de* 1688.

La méthode inaugurée par Macaulay n'est pas un procédé scientifique, ni même un système équitable. Un livre paraît : l'auteur et le public attendent une appréciation de l'œuvre. Que fait le critique? Il reprend le sujet, il supprime l'ouvrage à discuter et lui substitue une étude personnelle. Un mot d'approbation, la citation pure et simple du titre le dispensent de tout compte rendu. On peut reprocher encore à Macaulay d'avoir restreint ses études à des poëtes, des guerriers, des orateurs et des concussionnaires anglo-saxons. Le Tasse et Dante ne feraient pas triste figure à côté de Milton ou de Byron; Cervantès le dispute au moins en célébrité à Goldsmith; Mirabeau monte bien à la taille de Pitt; Richelieu égale Walpole en mérite; cependant, Macaulay s'est souvenu de Machiavel et de Frédéric le Grand, le roi caporal, mais il a oublié Wellington.

On peut noter, non deux manières, mais deux touches différentes dans les portraits historiques de Macaulay. Celles de ses études biographiques qu'il donna, avant son départ pour l'Inde, à la *Revue d'Edimbourg*, brillaient déjà par le coloris; mais celles qu'il communiqua au même recueil, pendant son séjour en Asie ou depuis son retour en Angleterre, éclipsent les premiers *Essais* par la splendeur et l'éclat. Il semble qu'un éblouissement soit resté dans son imagination d'homme du Nord. Le peintre nous a révélé lui-même le secret de sa manière; il est bon de le recueillir. « Les histoires classiques (celles d'Hérodote, de Tacite, etc.) peuvent presque être appelées des romans fondés sur des faits réels. Le récit est sans doute, dans tous ses points principaux, strictement vrai; mais les nombreux petits incidents qui rehaussent l'intérêt, les mots, les gestes, les regards sont évidemment fournis par l'imagination de l'auteur. La manière des temps modernes est différente. Une plus exacte narration est donnée par l'écrivain. On peut douter si de plus exactes notions sont transmises au lecteur. Les meilleurs portraits sont peut-être ceux dans lesquels il y a un léger mélange de charge, et nous ne sommes pas certains que les meilleures histoires ne soient pas celles dans lesquelles l'historien ajoute quelque chose à la narration crue des faits. Quelque chose est perdu pour l'exactitude, mais beaucoup est gagné pour l'effet. Les lignes moins importantes sont négligées, mais les grands traits caractéristiques s'impriment pour toujours dans l'esprit. » Cette théorie, paradoxale en apparence, veut dire que la réalité vivante déjoue une reproduction littérale : l'art et l'imagination doivent forcément aider l'écrivain ou le peintre. A l'artiste de déguiser le rôle de ces agents; rien de mieux, s'il rend la nature, s'il exprime la vérité, en se dérobant lui-même au regard. Macaulay néglige pour son compte de dissimuler ses procédés familiers. Sa marque de fabrique reste sur ses travaux.

A défaut de métaphysique (Macaulay ne la comprend pas et ne la possède pas), il relève de la religion positive. La Bible se concilie avec son libéralisme. Son esprit est imbu des préjugés protestants contre les catholiques. Toutefois, cette faiblesse est rachetée par l'amour ardent de la justice. Ses arguments sont merveilleux. Tous ceux qui réclament l'émancipation des cultes, l'égalité politique des religions, la tolérance, la liberté de l'homme, les droits du citoyen, tous les amis et les défenseurs de la cause populaire, peuvent lui emprunter des raisons éloquentes, victorieuses, intarissables, un bon sens extraordinaire, un esprit pratique qui domine les utopies.

Cette intelligence est solidement trempée. Elle contrôle les témoignages, les faits, les principes; elle ne s'engage jamais dans une digression et marche droit au but. Point d'hypothèses, des documents; point de systèmes, des preuves. S'il généralise, c'est avec prudence et pas à pas. Macaulay excelle à démontrer, il sait aussi développer. Il aime l'évidence comme la certitude; il veut la lumière de même que la conviction. Cet esprit si ferme, si souple, si élevé s'attache à rendre accessibles tous les côtés de son sujet. Après avoir exposé, il explique, il élucide, il éclaire encore. On ne le trouve jamais prolixe. On s'assimile sa pensée, ou plutôt sa pensée s'empare de la nôtre. Son talent est amoureux de la symétrie, du jour, des contrastes, d'une belle ordonnance de l'édifice. Ses phrases ont presque une construction rhythmique. On lui sait gré de cette extrême lucidité; on aime à comprendre les questions auxquelles on se sent étranger. Macaulay écrit comme parle un orateur. Son éloquence naît de sa passion. L'élan emporte les résistances.

Les *Essais* de Macaulay abondent en vues philosophiques, et cependant l'auteur, nous l'avons dit, n'est pas métaphysicien : il nie même, il dénature, il altère la philosophie, ou du moins la définition et le rôle de cette science spéculative. Chez lui, ce n'est pas une théorie personnelle; pour tout Anglais, ce que nous appelons *physique* s'appelle *philosophie naturelle*. Macaulay entend par science philosophique la recherche de l'*utile*. C'est dire que la science a pour objet, non l'idée, mais le fait, non la théorie, mais l'application. Sa profession de foi est consignée dans son article sur Bacon, et Bacon y est proclamé le premier philosophe connu. Son raisonnement est fondé sur une confusion. En effet, les sciences pures ne sont pas les sciences appliquées. La philosophie ne se propose ni le but de la mécanique ni celui de la médecine; les connaissances utiles peuvent se développer à l'abri et à l'écart des hautes spéculations. Est-ce que la philosophie ancienne a empêché la philosophie des choses de croître et de grandir? Bacon n'est pas le créateur de tous les progrès des sciences modernes : la statistique a des réponses brutales pour l'amour-propre anglais. Après tout, l'homme a des facultés spiritualistes; son idéal ne saurait résider ni dans un chapeau perfectionné ni dans un tourne-broche fabriqué par Stephenson. Ce mépris des théories, cette apologie de l'esprit pratique et positif pénètrent encore les jugements littéraires de Macaulay. En poésie, il admire ce qui est vivant et réel; toute chose abstraite et artificielle lui est antipathique. Il préconise exclusivement l'imitation de la réalité, oubliant que l'interprétation de la nature est soumise à l'art, à des raisons nécessaires, secrètes ou écrites.

L'auteur des *Essais* est essentiellement anglais dans sa manière de plaisanter. Au lieu d'effleurer, il écrase. C'est un rude boxeur; il ne sait pas faire une passe d'armes légère, vive, brillante, enjouée. Son ironie porte le ceste du lutteur : elle n'a ni grâce, ni aisance, ni simplicité. L'attitude est noble, mais roide. Le défaut de flexibilité et de douceur donne à son style, trop symétrique, une certaine uniformité. Mais le sentiment patriotique, le souffle de l'éloquence, l'amour de la liberté et de la dignité de l'homme compensent ces défauts. Les Anglais voient en Macaulay un esprit français; c'est plutôt une intelligence saxonne formée par une éducation latine qu'il faut chercher en lui.

Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme, par M. Donoso-Cortès, marquis de Valdegamas (Madrid, 1851). M. Donoso-Cortès, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, est, avec le prêtre James Balmès, un des représentants les plus autorisés du parti catholique en Espagne; il passe pour être l'orateur le plus éminent de ce parti. Son livre, écrit avec talent, avec une fermeté de style et une vigueur de déduction incontestables, lui a été inspiré par des idées diamétralement opposées à celles que professe le *Grand Dictionnaire*. Il suffira de rappeler qu'il a mérité, aux yeux de M. Louis Veuillot, de prendre place dans la *Bibliothèque nouvelle*, destinée par le rédacteur en chef de l'*Univers* à opposer le contre-poison des *bons livres* aux doctrines des libres penseurs. Mais notre esprit d'impartialité nous fera toujours un devoir de mentionner un livre réputé célèbre par nos adversaires.

Il nous est impossible d'admettre le point de départ de M. Donoso-Cortès. Autant le parti libéral prend soin de séparer le pouvoir civil du pouvoir religieux, de nettement définir la sphère d'action de l'un et de l'autre, autant ses adversaires prennent à tâche de compliquer de questions théologiques toute théorie gouvernementale. Pour M. Donoso-Cortès, il n'y a qu'une seule source de pouvoir, Dieu, et par conséquent le gouvernement appartient au corps qui représente Dieu sur la terre, l'Eglise. Ceux qui dirigent les consciences doivent aussi être à la tête des affaires de l'Etat, puisque l'Etat n'est qu'une réunion de familles, et que la famille est un lien illusoire sans la religion. Tout se tient dans ce système, le point de départ admis; la théorie gouvernementale débute par un *Credo*, et l'administration des sacrements joue un rôle dans le maniement des affaires publiques. Aussi voit-on M. Donoso-Cortès, dans un livre que ses coreligionnaires préconisent comme une œuvre politique d'une haute portée, s'égarer dans les arguties scolastiques d'un autre âge, et débattre ces questions surannées de l'action de la Providence sur la liberté de l'homme, du péché originel, de la nécessité d'une rédemption, etc.

M. Donoso-Cortès est-il du moins équitable envers ses adversaires? Avec des vues aussi divergentes, il est à peu près impossible de se rencontrer; mais reconnaît-il du moins les efforts du parti libéral pour reconstituer la société moderne en dehors de l'élément théocratique? Nullement. M. Donoso-Cortès en est encore aux idées les plus arriérées. Pour lui, l'école libérale, envisagée avec un dédain systématique, est « la plus stérile de toutes les écoles, parce qu'elle est la moins savante et la plus égoïste. » Le socialisme n'est pas mieux traité. C'est une doctrine qui convie les peuples à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, mais qui supprime Dieu, par conséquent la famille, et ne peut mener l'humanité qu'aux abîmes. On est attristé de voir un esprit de premier ordre s'amuser à ressasser ces vieilleries. Comme conclusion, l'Eglise avec son faisceau invincible de doctrines, ses sacrements et ses mystères, apportant seule à l'homme la solution de toutes les questions qui le tourmentent, est seule appelée à lui donner, soit dans la famille, soit dans l'Etat, la direction civilisatrice.

Qui croirait qu'un pareil livre, dicté par le catholicisme le plus étroit et satisfaisant M. Louis Veuillot, n'a pas trouvé grâce devant certains orthodoxes? Un certain abbé Gaduel, prêtre du diocèse d'Orléans, crut devoir réfuter, dans l'*Ami de la Religion*, quelques propositions qui, suivant lui, frisaient l'hérésie. Mais Voltaire a bien prouvé que chaque membre de phrase du *Pater* renferme une proposition hérétique! M. Donoso-Cortès déclara qu'il acceptait la décision du souverain pontife, et elle lui fut favorable. Une traduction italienne, examinée par les réviseurs délégués de l'évêque et de l'inquisiteur de Foligno, parut en 1852. Nous avons dit plus haut que ce livre faisait partie de la *Bibliothèque nouvelle* de M. Louis Veuillot, ainsi que les autres œuvres de M. Donoso-Cortès (1858, 3 vol. in-8°). La traduction en a été confiée à M. Dulac, un des collaborateurs de l'*Univers*.

Essais divers du cardinal Wiseman (Londres et Paris, 1856, 3 vol. in-8°). Ces *Essais* ont paru d'abord comme articles dans la *Revue de Dublin*, ou sous forme de brochures. Les questions qu'ils agitent ne sont pas uniquement des sujets de controverse théologique. Le premier et le second volume sont consacrés à cet ordre de discussions; le troisième se compose exclusivement d'articles d'archéologie et d'histoire; les études d'art et de mœurs y tiennent une place importante, et sont remarquables par l'originalité et la rectitude des aperçus. Laissant de côté la partie relative à la théologie et à la controverse, la curiosité doit se tourner vers les sujets tout profanes, aussi variés qu'intéressants, où elle trouvera ample satisfaction. Cette partie offre : une dissertation sur l'art chrétien; une description du Forum romain; un aperçu des écrits de saint Ephrem; une vie de Boniface VIII où ce pontife est justifié des reproches que l'histoire fait peser sur lui; des remarques fort spirituelles et fort justes sur la manière de voyager en Italie. Personne en Angleterre ne connaît l'Italie mieux que le cardinal Wiseman; aussi flagelle-t-il sans pitié cette tourbe de touristes qui s'abattent tous les ans comme une nuée de sauterelles sur la belle péninsule, qui la traversent en oiseaux de passage, courant tout droit devant eux comme des hannetons, sans rien voir et sans rien comprendre, et qui, à leur retour dans la vieille Angleterre, se permettent de publier des descriptions de ce qu'ils n'ont pas vu, de ce qu'ils n'ont pas compris. Le cardinal, qui a étudié longtemps et de près les monuments, les usages et les populations de ce pays, malmène ces observateurs aveugles; il dénonce avec une sainte indignation, que l'on partage, leur ignorance et leur vandalisme. Il frappe sur les ladies aussi bien que sur les gentlemen. Voici un exemple : « Mrss Starke ne voit que Sorrente en Italie. Apparemment Mrss Starke a trouvé à Sorrente ce qu'elle cherchait dans ses voyages, et elle voudrait faire de Sorrente le quartier général de tous ceux qui abordent en Italie. » Le cardinal Wiseman se récrie contre cette préférence; il observe que Sorrente, à part ses montagnes et son golfe, n'a rien qui puisse retenir longtemps un voyageur, tandis qu'il est en Italie une foule de villes beaucoup plus dignes d'intérêt, que nul ne visite : telles sont Rimini, Ravenne, Fano, Urbin et autres, riches en monuments de tous genres et situées dans une contrée charmante.

On ne peut se séparer des *Essais* du cardinal Wiseman sans dire quelques mots des lettres adressées à M. Poynder, auteur d'un ouvrage sur l'*Alliance du papisme avec le paganisme*. M. Poynder reproche aux catholiques romains de n'être que des païens baptisés. Il leur dit : « Votre pape, *pontifex maximus*, n'est autre chose que le successeur des Césars, qui étaient eux aussi des souverains pontifes; vos cardinaux sont des descendants des sénateurs romains, avec leur robe de pourpre; vos églises sont des basiliques païennes, avec leurs portiques, leur tribune et leur prison souterraine appelée crypte; le costume de vos prêtres est identique à celui des sacrificateurs; vous avez des idoles dans vos temples, des statues, des tableaux devant lesquels le peuple se prosterne; vous avez autant de saints que les anciens avaient de dieux, et chaque saint a, comme les dieux autrefois, une attribution particulière sur la terre et dans le ciel. » Le cardinal Wiseman réplique bien imprudemment : « Mais ne voyez-vous pas, monsieur, que cette méthode peut être appliquée tout aussi facilement au christianisme lui-même? Ne savez-vous pas qu'on retrouve la doctrine de la Trinité dans la lettre de Platon à Denys, qu'Eusèbe a publiée, dans les *Védas* et dans les livres de Lao-Tseu? Ignorez-vous que Volney a démontré l'identité de Jésus-Christ avec le dieu indien Krichna? Le dogme de l'incarnation d'un Dieu, du salut des âmes par l'intervention de Dieu fait homme, exista de temps immémorial chez les Indiens. Il serait facile de découvrir également chez ce peuple la doctrine de la justification, de la prédestination, de la grâce et de l'expiation. Ce sont là des rapprochements beaucoup plus frappants et plus graves que tous ceux que vous faites. » — Dans deux ou trois articles, le cardinal Wiseman se moque avec raison de la plupart des gens qui osent écrire sur l'art et la littérature de l'Italie, et qui ne savent pas orthographier correctement un nom d'artiste ni citer un seul texte sans l'estropier, et cela à propos des noms et des œuvres les plus célèbres. Les écrits du cardinal Wiseman se lisent avec plaisir. Il a plutôt de la verve que de l'éloquence, de la clarté plutôt que de la profondeur. Son style n'est ni élégant ni parfaitement correct, mais net et vif.

Essais de théorie et d'histoire littéraire, ouvrage couronné par l'Académie française en 1857, par M. Edmond Arnould. Ce livre se distingue des œuvres du même genre par la force et la puissance de l'esprit de synthèse. Il est divisé en trois parties : *De l'invention originale; Essai d'une théorie sur le style; Influence exercée par la littérature italienne sur la littérature française*. Toutes trois portent l'empreinte d'une étude sérieuse, approfondie, et d'un talent littéraire incontestable. Dans la première, le domaine de l'invention originale a été parfaitement déterminé. Cette faculté, par laquelle l'humanité se rapproche de la divinité, n'a pourtant rien de commun avec la création proprement dite. L'homme ne crée pas, c'est-à-dire ne donne pas l'être au néant. Tous les éléments dont l'inventeur dispose existent autour de lui; il se borne à les mettre en œuvre d'après son inspiration. L'inventeur ne crée ni la substance de ses